

Je m'assois sur le bord du lit. Ma valise est posée à côté de moi. Je n'ai pas envie de l'ouvrir. Tant qu'elle reste fermée, je ne suis pas ici.

La porte s'est refermée sur la directrice. C'est toujours la directrice qui reçoit le jour de l'entrée. Je ne suis pas sûr de la revoir. De toute façon, elle ne me plaît pas. Elle a des manières mielleuses. Elle me rappelle la Maryse Bertier, responsable des ressources humaines. Secrétaire du patron en réalité. Encore un café, Monsieur le Directeur ? Pour Martin, je mets quoi pour le licenciement, faute grave, faute lourde ? Une petite pipe, Monsieur le Directeur ? Toujours prête à rendre service cette brave Maryse. Je n'ai pas compté le nombre de fois où je l'ai croisée, affairée, décoiffée.

Je ne verrai plus Maryse. Je ne verrai plus personne.

Les murs de ma chambre sont beiges. Tristes. Si la nourriture est du même acabit, je mourrai d'inanition avant d'avoir entamé ma pension.

Je reste assis sans bouger pendant une heure. Je ne m'y ferai pas. Non. C'était une erreur de venir ici. Mais, avais-je le choix ?

La commode de bois blanc est bien assez grande pour y loger l'ensemble de ma garde-robe. Toute une vie réduite à quelques décimètres carrés.

De mon appartement, j'ai tout laissé. Je suis neuf. Ça me fait sourire. Neuf.

Je tourne la page. Définitivement. J'aspire à la paix.

On frappe un coup sec à la porte. Je n'ai pas le temps de répondre qu'une jeune femme entre.

– Bonjour, je suis Vanessa. Je viens vous aider à vous installer.

– Je n'ai besoin de personne. Je peux parfaitement défaire ma valise seul. Dites-moi, à quelle heure est le repas ?

– Comme vous voulez ! Vous devez descendre dans la salle commune à dix-huit heures. Vous avez une sonnette d'appel à côté de votre lit en cas de besoin.

Je jette un coup d'œil en direction de la tête du lit fait au carré. Je n'ai pas envie de répondre. Elle ne me plaît pas non plus celle-là. Trop jeune. Elle y connaît quelque chose à la vie ?

Elle ferme la porte, doucement. Elle n'a pas perdu son sourire niais.

Dix-huit heures. Comme les poules.

Je m'en veux d'être en colère contre cette fille. Après tout, elle n'y est pour rien. Personne n'y est pour rien. C'est la vie. C'est tout.

Mes mains sont posées à plat sur mes genoux. Je ne parviens plus à garder longtemps la pose, mes doigts se rétractent malgré moi, comme mus par une volonté propre. Cela fait quelques années que je ne lutte plus. Maladie Dupuytren. Mes veines battent doucement sous ma peau brunie. Au fil des années, elles sont devenues plus grosses, plus saillantes, et leurs pulsations égrainent les jours au rythme de mon cœur de plus en plus fatigué. Insidieusement, goutte après goutte, jour après jour, sans bruit, la vieillesse m'a enveloppé de son linceul.

Il y a des choses que je ne peux plus faire comme avant. Je m'en suis rendu compte sans m'en inquiéter au début. On croit que ce n'est pas pour nous. Qu'on a encore le temps. Et puis un jour, on s'essouffle. Et, c'est trop tard. Pourtant, là, à l'intérieur, j'ai toujours trente ans, je suis toujours le même, avec les mêmes envies, les mêmes rêves, les mêmes illusions.

Je soulève doucement ma main où fleurissent des fleurs de cimetièrre, ces taches sombres dites de vieillesse. Je ne tremble pas. Je garde la pose trois ou quatre minutes. J'aime vérifier de temps en temps. Pas de Parkinson. Il ne me manquerait plus que ça !

Je me décide, enfin, à soulever les fermoirs en acier du couvercle de ma valise. Trois pantalons en velours côtelés marron, quatre chemises à carreaux, une dizaine de caleçons, autant de paires de chaussettes, deux pyjamas en coton, une trousse de

toilette usée aux coutures, et, en dessous, mes cartes d'adhérent. Cinquante-six en tout.

Les tiroirs de la commode coulissent sans bruit. IKEA. Je hausse les épaules. Je range avec précaution mes nippes. Certaines ont encore leurs étiquettes. Vingt-neuf euros. Ça fait combien en francs déjà ?

Il est quatre heures. Dans un angle de la chambre trône un téléviseur. La télécommande est posée sur l'accoudoir du fauteuil, coincé entre le lit et la fenêtre. Des rideaux blancs masquent la vue sur le jardin tondu ras.

Je n'aime pas la pelouse. Je préfère les herbes folles. Les jardins anglais dans les sentiers desquels on se perd sous les alcôves des buissons en fleurs. J'aime la lourde odeur des rosiers sous le soleil d'août, le bourdonnement des hyménoptères autour des frésias.

Je déteste les golfs.

La pelouse du jardin est aussi rase qu'un green. Green ! En ce vingt-sept juillet, c'est yellow qu'il faut dire.

Je n'aime pas le jaune.

Ici, tout est jaune pisseux. Ça pue.

Je vais ouvrir la fenêtre. Un voile de chaleur m'enveloppe. Je ferme les yeux. C'est bon.

Il n'y a personne dans le parc. Pas un bruit. La sieste s'étire au soleil de l'été.

Il est cinq heures.

Dans la moiteur de la fin d'après-midi, des cliquetis m'arrivent par bouffées. L'idée du repas me revigore. Mon estomac m'encourage bruyamment. Finalement, six heures c'est bien.

Je me prépare pour descendre. Un coup de peigne, je défroisse du revers de ma main le devant de ma chemise. Et légèrement tremblant, je pousse sur la poignée de la porte de ma nouvelle vie.

Le couloir par lequel je suis arrivé est encore vide. Le linoléum gris absorbe le bruit de mes pas mieux qu'une moquette en laine. Je m'applique à lever les pieds. Je veux entendre le talon frapper le sol, sentir son battement régulier, comme un cœur

vivant.

Derrière une porte, on tousse. Derrière la suivante, des bruits de voix, trop fortes, la télévision.

J'arrive à l'ascenseur. Porte large. Pas de musique d'ambiance.

Le hall d'entrée me happe à ma sortie. Ils n'ont pas bougé depuis mon arrivée. Ils sont toujours là. Alignés le long des murs, inertes. Les regards vides. Les Vieux.

Je prends de plein fouet cette vision abominable de la déchéance humaine. Je voudrais hurler. Ils me regardent sans me voir. Je suis le nouveau. Le prochain. Ils en ont vu passer d'autres. Tellement d'autres. Entrer et sortir. Depuis combien de temps gardent-ils ainsi la porte de ce sanctuaire ?

J'avance d'un pas ferme vers la grande salle du restaurant. Dans le fond, un angle est aménagé en salon. Là, encore, un poste de télévision. L'opium du peuple. La boîte aux souvenirs. Et, ils sont là aussi. Avachis dans leur fauteuil, trifouillant leurs sonotones, tremblotants. J'ai envie de faire demi-tour. Repartir chez moi. Mais, je n'ai plus de chez-moi.

Une table vide m'accueille. Je contemple avec désolation le décor dans lequel je me suis condamné. Au mur, une horloge aux énormes chiffres égraine ses minutes au rythme des déambulateurs. Si j'avais encore des larmes, j'en pleurerais.

Je reste assis, là, figé. En moins de trois heures, je suis devenu comme eux. J'attends. Je ne sais pas ce que j'attends. Rien sans doute. Qu'est-ce qui peut encore m'arriver ?

La soupe n'est pas mauvaise. Je suis resté seul à ma table. Tant mieux. Pas envie de faire la conversation à un grabataire sourd comme un pot.

J'avale ma crème au chocolat, et je monte me réfugier sans un regard pour cette humanité en déliquescence.

Je me couche aussitôt, espérant ne jamais me réveiller.

J'ai passé quarante-trois ans derrière une ligne. Quarante-trois ans à surveiller la couleur des biscuits, à régler les débits, à contrôler les cuissons. Et, cinquante-six ans à défendre les copains. Cinquante-six ans au syndicat.

Je suis entré à l'usine après la mort de maman. Elle est partie un matin d'avril rejoindre mon père que je n'ai presque pas connu. Me laissant seul. J'ai dû me débrouiller. Elle était bibliothécaire. Enfant, je passais mes journées assis sur la première marche à vivre des aventures extraordinaires avec mes héros favoris. Quand elle est morte, j'ai lu pendant trois jours, sans m'arrêter. J'oubliais tout. Le jour de l'enterrement, le père d'un copain m'a proposé d'entrer à l'usine où il était contremaître. Pourquoi pas, ça ou autre chose. Les premiers jours ont été difficiles. Je n'y connaissais rien et l'univers de la biscuiterie était aux antipodes du mien. Mais les gars étaient sympas avec moi et j'y retrouvais un peu de la famille qui me manquait.

Une dizaine de mois après mon arrivée, le patron a fichu dehors une fille qui venait de lui annoncer qu'elle était enceinte. Ce qu'il ignorait, c'est que le père était aussi un de ses ouvriers et mon meilleur pote. C'est à ce moment-là qu'on a créé une section syndicale. On l'a poursuivi aux prudhommes. Il a perdu. La fille n'est pas revenue travailler, mais le bébé a eu la plus belle chambre d'enfant du département. Quant à nous, nous avons acquis un statut d'intouchables, devenus délégués syndicaux.

Cinquante-six ans...

Et puis, maintenant, voilà. Je finis aux Alouettes, résidence pour nos aînés, comme c'est marqué sur la pub. Alouette, je te plumerai...

Je vivais depuis une dizaine d'années dans un petit appartement, à deux pas de l'usine. Ce n'était pas cher. Mais ce n'était pas à moi. Mon propriétaire est mort. Les héritiers ont vendu. Je n'avais pas assez d'argent pour acheter.

Affligeant.

Ma femme m'a quitté avant de me faire des enfants. Heureusement, il y avait le syndicat. Ma seule famille. Mais comme ailleurs, quand t'es plus dans le coup, on t'oublie. Lui aussi m'a oublié, remplacé par des plus jeunes, des moins usés. Des gamins. Ils m'ont expliqué, bien gentiment, que la lutte des classes était devenue virtuelle. Maintenant, le combat se fait sur internet à coup de buzz. J'ai compris que je devais me retirer. Pas de regret. Ni d'amertume. Les temps changent voilà tout. Pas moi.

Le silence de la nuit engloutit tout. Je n'ai que mes souvenirs pour me bercer. Les copains pendant les grèves, quand on faisait le piquet autour d'un brasero de palettes. C'était le bon temps, mais je ne le savais pas. Mais maintenant, les vieux copains sont tous morts ou en retraite au soleil. Autant quitter le coin. J'ai préféré venir ici. Loin de tout souvenir. Essayer d'oublier... Impossible.

Je m'endors sur les images dansantes des flammes de la ligne de fours.

Une porte qui claque me réveille en sursaut. J'ouvre mes yeux fatigués sur le plafond blafard. Je suis toujours là.

Je soulève ma carcasse. Ça coince aux articulations. Je vais me laver en traînant des pieds.

Je n'ai pas envie de descendre avec les Vieux. Je ne suis pas comme eux. Et pourtant, il faut me faire une raison, ils sont là jusqu'à la fin de mes jours.

Je n'ai pas faim. Sur ma table de nuit, traîne un livre que je n'ai plus envie d'ouvrir.

Je n'ai plus envie de rien. Je suis vide.

Je m'assois dans le fauteuil. Confortable. Je n'en bougerai plus.

Je somnole quand la porte s'ouvre doucement, sans un grincement.

– Monsieur Lusignan ?

Aucune envie de lui répondre. J'ai les yeux fermés. Elle va voir que je dors, elle repartira.

– Monsieur Lusignan ? Voulez-vous déjeuner ?

Elle s'est approchée sans bruit. Je sens son odeur fleurie. Parfum de qualité. Elle pose délicatement sa main fraîche sur mon bras ridé. Elle est douce. Ses doigts sont légèrement humides.

– Monsieur Lusignan ?

Sa voix a pris une inflexion inquiète. J'ouvre les yeux brusquement. Elle a un mouvement de recul, imperceptible, mais bien là. Elle a dû me croire mort.

– Bonjour, Monsieur Lusignan. Je suis Marie. Je suis venue

faire votre chambre. Vous n'êtes pas descendu prendre votre déjeuner, êtes-vous souffrant ?

Son visage a la grâce d'un ange. Elle me sourit, et je n'ai plus de voix. Châtain. Yeux émeraude. Elle a vingt ans, vingt-cinq au plus.

Je ligne des paupières. Sa blouse s'ajuste parfaitement à son corps de jeune fille.

– Monsieur Lusignan, allez-vous bien ?

– Arrêtez avec vos Monsieur par-ci, Monsieur par-là ! Appelez-moi Paulo, comme tout le monde..

J'ai parlé trop fort, trop vite. Elle recule, rentre son sourire entre ses lèvres roses.

Je n'ai jamais su parler aux femmes.

– Vous êtes combien ici ? Hier c'était une Vanessa, aujourd'hui une Marie, et demain, ce sera qui ?

La jeune fille fait le tour de mon lit et commence à remonter le drap. Indifférente.

– Demain, pour votre chambre ce sera moi. Je suis ici tous les jours de six heures à quinze heures, du lundi au jeudi. Vanessa ne fait pas les chambres. Elle s'occupe des pensionnaires.

– Et vous ? Vous ne vous occupez pas des pensionnaires ?

– Non, moi je m'occupe des chambres. D'habitude, il n'y a personne quand je viens, sauf si vous êtes malade, évidemment.

– Évidemment.

– C'est pour ça que j'étais étonnée de vous voir. Vous auriez dû être en bas, à la salle commune.

– Avec les autres...

– Oui.

Elle se tait. Je suis l'anomalie de sa journée.

– Je n'aime pas les autres.

Elle ne répond pas. Elle lisse du plat de sa main délicate le revers du drap blanc.

– Ça nous fait un point commun.

Elle plonge ses prunelles dans les miennes.

– Moi, non plus je n'aime pas les autres. C'est pour ça que je fais les chambres.

Elle me plaît cette petite.